

**Zeitschrift:** Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève

**Herausgeber:** Société d'histoire et d'archéologie de Genève

**Band:** 7 (1939-1942)

**Heft:** 2

  

**Artikel:** Genève et les Anglais : XVIe-XVIIIe siècle

**Autor:** Chopard, Adrien

**Kapitel:** 1: Les rapports entre l'académie de Genève et l'Angleterre

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1002657>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 05.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## CHAPITRE PREMIER

# LES RAPPORTS ENTRE L'ACADÉMIE DE GENÈVE ET L'ANGLETERRE

---

### § 1. — Le XVI<sup>e</sup> siècle.

La fondation de l'Académie à laquelle Calvin attacha son nom (1559) eut un grand retentissement dans toute l'Europe. Le réformateur genevois visait d'abord à faire de Genève un centre du protestantisme français. Il voulut ensuite que l'Académie devint le foyer où toutes les forces intellectuelles du monde réformé se concentreraient, une institution destinée à former des disciples capables de propager ses idées. Dès lors, Calvin chercha à attirer près de lui les personnalités les plus en vue de l'époque. Nombre de professeurs et étudiants étrangers entendirent son appel et vinrent enseigner ou suivre des cours à la *Schola genevensis*. Parmi eux, il y eut un nombre considérable d'Anglais. Comment expliquer ce fait ? Certes, il était de tradition dans les familles anglaises aisées d'envoyer leurs fils faire un voyage sur le continent et visiter les Académies les plus réputées de l'époque. Mais cette prédilection pour Genève avait à notre avis des raisons plus profondes.

L'histoire de Genève et celle d'Angleterre présentent une série d'analogies frappantes qui expliquent dans une certaine mesure les rapports qui se sont établis depuis le XVI<sup>e</sup> siècle entre les deux pays. On trouve à l'origine, dans l'un et l'autre pays, une classe énergique et laborieuse qui constituait la base de l'Etat et se formait au contact de l'étranger, l'étranger cherchant à s'introduire dans l'Etat comme maître. Ce tiers-état formait un pouvoir à part, fort et indépendant, qui souvent exerçait une influence décisive sur les affaires du pays. D'autre

part, à l'époque de la Réforme, où le prince-évêque a cessé d'exercer son mandat, une noblesse était en voie de formation dans son entourage. De bonne heure les deux classes se disputèrent le pouvoir dans l'Etat, et de cet antagonisme naquit aussi le besoin d'une réforme religieuse. Nous disons avec M. Vreeland que « les idées d'indépendance et de liberté qui avaient des « rapports intimes avec les fières prétentions des patriciens et les « demandes persistantes des plébéiens, l'habitude des luttes « politiques, ces traits communs des deux pays, les rendaient « aptes à chercher les mêmes principes en matière de religion <sup>1</sup>. »

C'est la parenté des principes religieux qui est à la base des rapports entre Genève et l'Angleterre.

En 1551, Calvin envoyait à Edouard VI le *Commentaire d'Isaïe* avec une lettre dans laquelle il l'engageait vivement à adopter la nouvelle doctrine. Se rendant compte que la réforme d'Henri VIII s'était arrêtée à mi-chemin, le réformateur exhortait le roi à « abattre les impiétés répugnantes au service « de Dieu et à abolir tous les abus manifestes de la doctrine « catholique ». Une année plus tard, il lui faisait parvenir son *Commentaire du Psaume 87* ; il lui demanda ensuite d'intervenir en faveur d'un gentilhomme français détenu à Paris pour cause de religion. Mais ce qui resserra davantage encore les liens amicaux qui existaient déjà entre Genève et l'Angleterre, ce fut l'établissement d'une colonie anglaise dans la cité de Calvin.

En 1555, les persécutions religieuses de Marie Tudor obligèrent nombre de protestants à quitter leur patrie et à se réfugier sur le continent. Plusieurs d'entre eux, sous la direction de John Knox et de Christophe Goodman, vinrent chercher asile à Genève, où ils restèrent pendant quatre ans. A l'avènement de la reine Elisabeth, les Anglais retournèrent dans leur patrie (1559). Ce premier contact fut le point de départ de rapports étroits. Les deux peuples se distinguaient par leur langue et leurs mœurs, mais unissaient leurs efforts en vue d'une régénération religieuse et morale. L'institution qui se chargera à l'avenir de l'échange d'idées fécondes fut précisément l'Académie de

<sup>1</sup> VREELAND, p. 36.

Calvin. Celle-ci, en effet, devait exercer une influence considérable sur l'histoire, non seulement de l'Angleterre, mais de tous les Etats anglo-saxons. La preuve en est que les hommes qui prirent une part active à la vie religieuse, politique et littéraire de l'Angleterre aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, acquièrent une partie de leur culture à Genève.

Dès sa fondation, l'Académie, nous l'avons dit, eut un nombre considérable d'étudiants anglais et écossais qui, généralement, avaient déjà pris leurs grades universitaires dans leur patrie. La plupart d'entre eux furent des étudiants en théologie, d'autres firent des études de droit et de philosophie. Parfois, avant de séjourner à Genève, ils s'arrêtaient aux Universités de Leyde, d'Heidelberg, de Wittenberg, de Leipzig, de Rostock ou de Bâle. Les étudiants en droit continuaient ensuite leur pèlerinage sur Padoue et Bologne pour y entendre les célèbres juristes italiens. Mais outre cette jeunesse qui se pénétrait des idées nouvelles, il y eut aussi des hommes faits qui, mêlés aux grandes luttes ecclésiastiques en Angleterre, s'étaient réfugiés à Genève. Parmi eux se trouvèrent Thomas Cartwright et André Melville, qui tinrent une place dans la *Schola genevensis*. Leur séjour, il est vrai, ne fut que de courte durée. Dans une école qui voulait maintenir son union intime avec l'Eglise et où cette Eglise était celle de Calvin et de Bèze, il était impossible de formuler des idées qui ne concordassent pas entièrement avec la doctrine établie. Ces professeurs durent se soumettre à la volonté de Calvin ou quitter la ville. Néanmoins, leur activité future portera l'empreinte ineffaçable de leur séjour à Genève. Ils en reçurent une impulsion nouvelle et se préparèrent à la tâche qui les attendait.

La grande majorité des théologiens qui firent leurs études à Genève inclinait vers le puritanisme ; quelques-uns, comme Alexandre Campbell et André Lamb, tous deux évêques de Brechin, furent partisans de la hiérarchie épiscopale. Parmi les Puritains, on peut citer les Ecossais David Hume, historien et polémiste, et André Kingsmill, ainsi que les Anglais Walter Travers, un des chefs du parti puritain sous le règne d'Elisabeth, qui écrivit à Genève sa *Disciplina ecclesiastica*, Percival Wiburne et George Wither qui, ayant à souffrir des persécutions de l'arche-

vêque Parker, vinrent à Genève en 1566 solliciter l'intervention de Théodore de Bèze en faveur des non-conformistes anglais<sup>1</sup>. Mais deux hommes surtout attirent notre attention et méritent d'être mentionnés plus particulièrement : Thomas Cartwright et André Melville qui, fidèles disciples de Calvin, ont joué un rôle décisif dans l'établissement de l'Eglise presbytérienne en Angleterre et en Ecosse.

Thomas Cartwright (1535-1603) était membre de l'autorité universitaire (*senior*) à Cambridge. Homme très cultivé et doué d'un talent oratoire, il adopta de bonne heure les principes puritains qu'il défendit avec impétuosité contre les Anglicans. Mais il ne se contenta pas de changer les formes extérieures de l'Eglise. Selon lui, la réforme ne devait pas se limiter à la question des vêtements sacerdotaux et de la forme des cultes, mais porter sur l'organisation entière de l'Eglise, qu'il entendait ramener à l'état de celle des premiers chrétiens. Nommé professeur de théologie à Trinity College en 1569, il critiqua ouvertement l'Eglise anglicane et fut destitué déjà l'année suivante. A Genève, où il ne resta qu'une année (1572), il suppléa Théodore de Bèze dans sa chaire de théologie. Ce séjour, aussi court qu'il fût, marqua une étape importante dans la carrière de Cartwright. Dès sa rentrée en Angleterre il rédigea la fameuse *Admonestation au Parlement* qui, dit Ch. Borgeaud<sup>2</sup>, est une preuve frappante de la descendance calvinienne du système ecclésiastique des Puritains et se révèle le manifeste le plus retentissant et le plus gros de conséquences qui parût sous le règne d'Elisabeth. Cartwright fit connaître en outre ses idées dans sa lettre servant de préface à la *Disciplina Ecclesiastica* de Walter Travers (mentionnée plus haut) qu'il traduisit en anglais et qui fut publiée à Genève en 1580 sous le titre : *A full and plain declaration of ecclesiastical discipline out of the words of God and of the declining of the Church of England*. Cartwright et Walter Travers se déclarèrent contre toute hiérarchie dans l'Eglise et dans les universités. A la différence de la loi genevoise, qui donnait au

<sup>1</sup> Lettre de Théodore de Bèze à Henri Bullinger du 29 juillet 1567, dans *Zurich Letters* II<sup>e</sup> série, p. 154.

<sup>2</sup> *Histoire de l'Université de Genève*, t. I, p. 107-108.

Conseil le droit d'intervenir dans l'élection des pasteurs, présentés à son choix par la Compagnie des ministres, ceux-ci devaient être nommés par la congrégation des fidèles. En préconisant ainsi la souveraineté de la communauté, Cartwright et Travers donnèrent un caractère plus démocratique à leur Eglise, qu'ils cherchèrent à soustraire en quelque sorte à l'influence de l'Etat.

Ces idées furent reprises et développées par André Melville, qui avait été pendant cinq ans régent au collège de Genève et qui succéda à Knox à la tête de l'Eglise presbytérienne. A l'exemple de Cartwright et de Travers, le réformateur écossais confie la consécration des pasteurs à un conseil d'anciens (*eldership*), mais il les fait élire par la communauté et n'admet aucune autorité intermédiaire. Il établit des tribunaux ecclésiastiques qu'il rend indépendants des tribunaux civils, de même qu'il interdit au clergé de juger en matière civile.

En délimitant exactement le champ d'activité de l'autorité civile et de l'autorité ecclésiastique, les trois fondateurs du congrégationalisme contribuèrent ainsi à la séparation des pouvoirs dans l'Etat, que le calvinisme genevois semblait confondre. Ce principe fut également mis en pratique par leur disciple, Robert Brown, dont les adhérents s'établirent dans la première colonie de la Nouvelle-Angleterre<sup>1</sup>.

Parmi les étudiants qui s'intéressèrent aux questions de droit et qui devinrent par la suite des juristes éminents, se trouvent sir Thomas Bodley, le fondateur de la fameuse bibliothèque qui porte son nom à Oxford, sir John Skeene, le célèbre légiste qui prépara la revision des lois d'Ecosse, sir Henry Wotton<sup>2</sup>, l'ambassadeur d'Angleterre à Vienne, et sir Edwin Sandys, l'organisateur de la Virginie et l'inspirateur des démocraties puritaines de l'Amérique. D'autres, des diplomates connus, tels que Henri Lok, agent de Robert Cecil à Genève, et sir Thomas

<sup>1</sup> Ch. BERGEAUD, *La Nouvelle Angleterre, berceau de la démocratie américaine, et Genève*, p. 2.

<sup>2</sup> Sir Henry fut en pension chez Isaac Casaubon, qu'il détermina à venir en Angleterre en 1610. Il fut également ambassadeur à Venise, où il tenta de fonder, de concert avec Jean Diodati, une communauté réformée (E. DE BUDÉ, *Vie de Jean Diodati*, p. 30).

Wilson, consul d'Angleterre en Italie et en Espagne, s'occupaient plus particulièrement de la situation de Genève. Ils envoyèrent des rapports à leur gouvernement. Celui de Lok sur l'Escalade est important <sup>1</sup>.

L'Académie de Calvin fut aussi un centre d'attraction pour la noblesse anglaise, dont les membres venaient compléter leurs études dans les universités du continent, avant d'occuper de hautes charges politiques et militaires dans leur pays. Au cours des cinquante premières années, on y rencontre les noms des familles les plus illustres de l'époque, tels que ceux de William Cecil, fils de lord Burghley, le fameux ministre de la reine Elisabeth, d'Anthony Bacon, qui fut en pension chez Théodore de Bèze, de Robert Devereux, comte d'Essex, le futur commandant en chef des troupes du Parlement, de Roger Manners, comte de Rutland, d'Henry Neville, baron d'Abergavenny, le fameux sportsman, de Georges Keith, le cinquième lord Maréchal, diplomate écossais, partisan de l'union de son pays avec l'Angleterre et fondateur de l'Université d'Aberdeen<sup>2</sup>, de Francis Stuart Hepburn, le neveu du roi d'Ecosse, de John Ruthven, l'infortuné comte de Godrie, l'adversaire de l'autorité absolue de Jacques I<sup>er</sup>, etc.

Nous constatons donc que pendant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, l'Académie de Calvin eut une influence décisive, surtout au point de vue religieux, sur la Grande-Bretagne. Elle entretenait les rapports qui s'étaient établis entre Genève et l'Angleterre et servait de trait d'union entre les deux pays. C'est grâce aux efforts de John Knox, d'André Melville, de David Lindsay, et d'autres, qui tous ont passé par l'Ecole de Genève, que le calvinisme s'introduisit en Ecosse et fut déclaré religion d'Etat en 1585. En Angleterre, ce mouvement, dirigé par Thomas Cartwright et Walter Travers, anciens universitaires de Genève, aboutit à l'établissement des communautés puritaines.

\* \* \*

<sup>1</sup> *Documents sur l'Escalade*, p. 430 et suiv.

<sup>2</sup> Les universités-collèges de Glasgow, de Saint-Andrews et d'Edimbourg sont également issues de l'Académie de Genève.

L'influence des idées politiques de Calvin sur l'Angleterre n'est pas moins importante que l'influence de ses doctrines religieuses. Une des questions qui préoccupaient le réformateur genevois, développée et discutée avec violence par les Presbytériens, se rapporte au principe de l'autorité. Calvin, dans son *Institution chrétienne*, admet la résistance du peuple contre les puissances supérieures, lorsque celles-ci n'observent pas les commandements de Dieu. Cependant, il a en pratique un grand respect pour l'autorité et déconseille toute révolte<sup>1</sup>. Mais, après la Saint-Barthélemy, ses disciples, Théodore de Bèze, François Hotman, John Knox et Christophe Goodman, allèrent plus loin. Ils acceptèrent les dernières conséquences du système calviniste et approuvèrent l'emploi de la force, si les circonstances le rendaient nécessaire. En 1558, John Knox fit imprimer à Genève un violent pamphlet intitulé : *Premier coup de trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*<sup>2</sup>. Il y visait le gouvernement sanguinaire de Marie Tudor. Knox déclare que l'élévation d'une femme au trône d'où elle exerce son autorité sur un empire est un acte contraire à la nature et à la volonté de Dieu. Le réformateur applique ainsi sans restrictions l'idéal théocratique de Calvin : il importe que, dans l'Eglise comme dans l'Etat, la loi suprême soit la volonté de Dieu. Ces mêmes idées se retrouvent dans le traité de Goodman : *Comment les puissances supérieures doivent être obéies par leurs sujets*<sup>3</sup>. Comme Knox, Goodman oppose à l'obéissance sans conditions le principe théocratique. Il affirme que le peuple doit avoir certains droits que Dieu lui a donnés et que nul souverain ne peut lui enlever. Et l'un de ces droits consiste précisément à refuser toute obéissance au gouvernement dont les ordres sont contraires à la volonté de Dieu. Les Anglais allaient donc plus loin que Calvin et posaient des principes nouveaux qui, à cette époque, furent considérés comme subversifs. Mais dépouillées de leur caractère violent, ces idées devaient, au XVII<sup>e</sup> siècle, s'affirmer d'une

<sup>1</sup> DE VRIES, p. 14.

<sup>2</sup> *The first blast of the trumpet against the monstrous regiment of women* (Charles MARTIN, *Les Protestants anglais*, p. 155-224).

<sup>3</sup> *How superior powers ought to be obeyd of their subjects*, Geneva, 1558.



façon définitive dans la grande lutte entre la monarchie absolue de Charles I<sup>er</sup> et le Parlement, défenseur des libertés populaires.

## § 2. — Le XVII<sup>e</sup> siècle.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Académie de Calvin continua à jouer un rôle important dans les rapports anglo-genevois. Certes, sa situation n'était pas aussi brillante qu'au temps de son fondateur. Les guerres interminables avec le duc de Savoie, les efforts incessants qu'elle devait faire pour conserver sa liberté avaient presque ruiné Genève. Des ressources insuffisantes obligèrent la République à suspendre, au moins pour un certain temps, son Ecole. De ce fait, l'Académie prit un caractère essentiellement théologique.

Les difficultés que la *Schola Genevensis* eut à surmonter ne furent pas uniquement d'ordre matériel ; elle traversa à ce moment aussi une crise intellectuelle. En effet, le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle vit mourir les derniers grands hommes du calvinisme : Théodore de Bèze, Simon Goulart, Jacques Lect, Michel Roset. Leurs successeurs, malgré leur érudition, manquaient de cette puissance d'esprit qui avait distingué leurs prédécesseurs.

Seuls François Turretini et Jean Diodati se révélèrent des hommes d'action et jouirent d'une autorité incontestable en matière de religion. Leur but principal était de maintenir dans son intégralité la doctrine calvinienne, notamment le dogme de la grâce. Les successeurs de Calvin refusèrent à l'homme toute faculté de discuter les choses religieuses et d'en avoir une opinion libre. A leurs yeux la raison individuelle n'avait d'autre but que de constater l'exactitude des principes établis par la Réforme. Cet immobilisme intellectuel eut son origine dans l'histoire de Genève. Ses habitants, menacés à la fois par les armées du duc de Savoie et les bulles d'excommunication des papes, combattaient pour l'invariabilité de la doctrine calvinienne comme ils combattaient pour leur indépendance. « L'intransigeance dogmatique devint une des formes de leur patriotisme <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Ch. BORGEAUD, *Histoire de l'Université de Genève*, I, p. 337.

Cette immobilité voulue et imposée par les autorités politiques, ecclésiastiques et universitaires, dans les pays où dominait la religion réformée, fut combattue par le théologien Arminius et l'école de Saumur, partisans du principe du libre examen. Les deux opinions se livrèrent une lutte acharnée au synode de Dordrecht (1618-1619), qui finalement condamna la doctrine d'Arminius. Ainsi le parti orthodoxe représenté par Jean Diodati et Théodore Tronchin triompha. Il réussit à faire taire toute opinion dissidente dans le monde calviniste et conserva à l'Académie de Genève la renommée dont elle jouissait au temps de son fondateur.

En Angleterre, le calvinisme subit une évolution analogue. Les Puritains, il est vrai, au commencement firent preuve d'opinions plus larges et plus libres. Aussi leurs députés au synode de Dordrecht s'abstinrent-ils de collaborer aux cinq articles condamnant la doctrine d'Arminius. De même, Alexandre Morus, un Ecossais, qui fut professeur de théologie et recteur de l'Académie de Genève en 1646, revendiquait dans une certaine mesure la liberté de l'enseignement. Mais cette tolérance des opinions demeura un fait isolé. Aussi bien à Genève, que Morus dut quitter, qu'en Angleterre, où on se trouvait sous le coup du désastre des Protestants palatins, le mouvement orthodoxe l'emporta. Le puritanisme devenait intolérant et n'admettait plus de compromis avec le catholicisme qui, à l'époque des Tudors, se voyait encore traité sur le même pied que le protestantisme.

Au point de vue de la doctrine, on constate également une analogie frappante entre le calvinisme genevois et le calvinisme anglais <sup>1</sup>.

Les Anglais firent ressortir surtout le caractère utilitaire de l'éthique calvinienne. On se demande sans cesse : Suis-je du nombre des élus ? comment puis-je avoir la certitude du salut ? et on répond qu'il ne peut être acquis que par les bonnes œuvres, une régénération morale et une foi efficace, qui doivent

<sup>1</sup> Le passage suivant est tiré du livre intéressant de M. le professeur Herbert SCHÖFFLER, *Protestantismus und Literatur* (1922), qui traite d'une façon approfondie de l'influence du calvinisme sur la littérature d'Angleterre.

se manifester non pas derrière les murs d'un couvent, mais au service de ce monde. Les bonnes œuvres et une vie exemplaire sont le symbole de notre élection à la vie éternelle. Ainsi, le fidèle doit avoir des pensées graves, il doit travailler pour l'honneur de Dieu, il doit se dire que le but de son élection est une vie sans reproche. La première question du catéchisme de Westminster de 1648 est ainsi conçue : Quel est le but, la fin dernière de l'humanité ? De glorifier Dieu et de le servir toujours.

Cette conscience du travail pour Dieu procura une force morale énorme au calvinisme et lui fit accomplir des actes héroïques que seule une abnégation complète de soi-même peut expliquer. Sans cette conviction, qui allait jusqu'au fanatisme, l'œuvre de Cromwell eût été impossible.

Une pareille doctrine évidemment n'avait que mépris pour les jouissances et les plaisirs qui font appel aux sens. A Genève comme en Angleterre, on condamna toute littérature n'ayant pas un caractère religieux et on fit une guerre sans merci au théâtre et à la poésie. Seule la lecture de la Bible, du catéchisme et des écrits de recueillement était autorisée. Le vicaire Alexandre Home dans ses *Hymns and Sacred Songs* mit la jeunesse en garde contre la lecture des sonnets profanes et des vaines ballades d'amour, qui ramenaient le peuple au papisme. Le pasteur écossais John Brown s'éleva encore en plein XVIII<sup>e</sup> siècle contre les pièces et les romans de Young, de Thomson, d'Addison et de Richardson, qui charment l'âme et empêchent la méditation des choses saintes.

Malgré les entraves apportées par la théologie à la liberté de l'enseignement académique, malgré le coût assez élevé de la vie à Genève<sup>1</sup>, la jeunesse anglaise continuait à affluer en grand nombre dans cette ville. L'influence du calvinisme sur les intellectuels d'outre-Manche ne se révéla jamais aussi importante qu'au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Certes, ce n'était plus le système théologique de la doctrine calvinienne qui intéressait avant tout les étudiants, mais c'étaient les idées démocratiques, appliquées

<sup>1</sup> Henry Wotton cité plus haut nous raconte que ses dépenses à Genève se montaient à 20 livres par an et étaient supérieures de 5 livres 4 shillings à celles d'un étudiant économe qui fréquentait les universités d'Angleterre (A. LÄRT, *Intellectual relations between Great-Britain and Switzerland*, p. 8).

d'une façon heureuse dans la constitution de Genève, qui répondaient à leur conception et qu'ils cherchèrent dans une certaine mesure à réaliser dans leur propre pays. En Angleterre on se rendit vite compte de ces influences républicaines. Richard Lassels, un écrivain catholique, reprochait à ses compatriotes leurs fréquents séjours à Genève, qui leur faisaient perdre l'amour de la patrie et l'estime pour la monarchie<sup>1</sup>, et Clarendon, dans son *Histoire de la Rébellion*, cite les exemples de Nathaniel Fiennes, membre du Long Parlement, et de sir Henri Vane, le célèbre homme d'Etat, à qui Genève, dit-il, avait inculqué les idées du puritanisme et leur aversion pour le gouvernement épiscopal. En effet, nombre d'étudiants, surtout ceux de la noblesse, devaient, dans la guerre civile de 1642 et dans la Révolution de 1688, se déclarer contre l'absolutisme des Stuarts et soutenir la cause du Parlement de Cromwell et du prince d'Orange, partisans des libertés populaires. On peut mentionner pour la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle Robert Boyle, fils du comte de Cork et fondateur du Collège philosophique, origine de la Société royale de Londres, dont la première histoire en français devait paraître à Genève en 1669, avec la devise *Nullius in verba*; Roger Boyle, comte d'Orrery, qui fut commandant des troupes parlementaires de 1647 à 1650; Archibald Campbell, comte d'Argyll, le défenseur résolu des libertés de l'Ecosse; Philibert Herbert, comte de Pembroke, membre du Long Parlement et président du conseil d'Etat de Cromwell; Sir Henri Mildmay, un partisan de Cromwell, condamné à la déportation lors de la restauration des Stuarts; William Cavendish, comte de Devon, chef du parti royaliste en 1642, qui se rallia trois ans plus tard au parti du Parlement. Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, Genève reçoit William Cavendish, duc de Devon (fils du précédent), et le marquis de Wharton, adversaires de Charles II et de Jacques II, qui signeront plus tard avec d'autres lords la lettre invitant Guillaume d'Orange à monter sur le trône d'Angleterre; John Maitland, duc de Lauderdale, presbytérien rigide qui devint par la suite, comme membre du ministère connu sous le nom de « Cabal », le défenseur de la

<sup>1</sup> Richard LASSELS, *Voyage d'Italie* (1670), cité par SCHIRMER, p. 75.

monarchie absolue des Stuarts. Du côté des royalistes, nous trouvons encore Thomas Wentworth, le fameux ministre de Charles I<sup>er</sup>, le comte de Menteith, ennemi des convenantaires écossais, les Sackville, comtes de Dorset, les Savile, marquis d'Halifax, et d'autres.

Le XVII<sup>e</sup> siècle voit naître en Angleterre le goût des voyages. Des lettrés commencent à s'intéresser aux pays « étrangers », à leur constitution et à leurs mœurs. Ils visitent la France, l'Italie et la Suisse, qu'ils apprennent ainsi à mieux connaître. Ce ne sont plus des étudiants proprement dits, mais des hommes occupant des postes dans la diplomatie, dans la hiérarchie épiscopale, des poètes qui ont raconté leurs impressions de voyage dans de nombreux écrits. Un de leurs buts préférés sur le continent fut Genève, dont ils faisaient en général un tableau véridique et émouvant.

Tandis que sir Isaac Wake, ambassadeur d'Angleterre à Turin, vante l'expérience des Genevois dans les affaires militaires et la situation stratégique de la ville, qu'il estime la meilleure de toute l'Europe <sup>1</sup>, d'autres, comme l'évêque Gilbert Burnet et le poète John Evelyn, l'auteur du fameux *Diary*, donnent des détails intéressants sur les institutions politiques de la petite République, sur les mœurs et coutumes de ses habitants, leur érudition et leur hospitalité <sup>2</sup>.

En 1639, Genève accueillit dans ses murs John Milton. Revenant d'Italie, l'auteur du *Paradis perdu* fut l'hôte de Jean Diodati, l'oncle de Charles Diodati qu'il avait connu à Venise. Ce fut à Genève que Milton apprit la mort de celui qui était son ami intime et dont il honora la mémoire dans un poème élégant : *Epitaphium Damonis*. Plus tard, devenu le champion des exécuteurs de Charles I<sup>er</sup> et le défenseur du régime de Cromwell, le poète se souviendra de Genève, dans son pamphlet *Contra Morum defensio* (1655). Il y fait l'éloge de la politique sage et énergique de la ville qui, au milieu de voisins puissants, a su

<sup>1</sup> Dans : *A threefold help to political observations contained in three discourses* (London, 1655, in-8).

<sup>2</sup> Le récit de Burnet est intitulé : *Some letters containing an account of what seemed remarkable in Switzerland, Italy... etc.* (1686).

conserver sa liberté et qui offre au peuple des avantages plus considérables que maint grand monarque.

### § 3. — Le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle les rapports entre l'Académie et l'Angleterre s'intensifient encore. Genève attire toujours plus de jeunes Anglais ; ils se sentent mieux à l'aise dans les villes protestantes que dans la France devenue foncièrement catholique depuis la révocation de l'Edit de Nantes et qui, pendant la guerre de Sept ans et celle de l'Indépendance des Etats-Unis, fut l'adversaire politique de l'Angleterre. Ce fut aussi l'époque où nombre de Genevois se mirent à visiter l'Angleterre et s'intéressèrent à la théologie et à la politique de ce pays, à ses universités et à sa société.

Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, les rapports entre Genève et l'Angleterre eurent encore un caractère essentiellement théologique. Les ecclésiastiques anglicans, les prédicateurs et les évêques, même les plus orthodoxes, appréciaient la philosophie profonde, la clarté et la simplicité des thèses des professeurs genevois, et les églises françaises d'Angleterre s'attachaient volontiers les pasteurs formés à l'Académie de Genève.

Il est vrai que la théologie enseignée par l'Académie à cette époque n'était plus celle de Calvin et des hommes de Dordrecht, dont l'esprit était occupé de disputes dogmatiques et qui cherchaient à empêcher le développement des sciences naturelles. En effet, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, un changement important s'était produit.

En 1669 parut à Genève, ainsi que nous l'avons dit, la première édition française de la fameuse *Histoire de la Société royale de Londres* de Thomas Sprat, dont le but était avant tout « d'exposer la supériorité de la méthode expérimentale et de démontrer qu'elle ne menace ni les universités ni la religion chrétienne ». Les idées exprimées par Sprat dans son livre devaient trouver un terrain propice parmi les intellectuels genevois, et ce ne fut certainement pas une simple coïncidence si la même année, soit en 1669, Jean-Robert Chouet (1642-1731), disciple de Descartes,

fut nommé professeur à la chaire de philosophie à l'Académie. Comme Sprat, Chouet revendiqua le droit de « douter avant de conclure, de se déterminer sans acception d'aucune sorte ». Cette méthode fondée également sur l'induction et la recherche expérimentale que Chouet introduisit dans les sciences naturelles, Jean-Alphonse Turretini (1671-1737) l'appliqua au domaine théologique. Dans son ouvrage *Nubes Testium* qu'il dédia à Guillaume Wake, archevêque de Cantorbéry, Turretini proclama « des vérités essentielles reconnues par tous les chrétiens, vérités qu'il est nécessaire de connaître et de croire, tandis que tout le reste peut être laissé au sentiment individuel de chacun ». En d'autres mots : la théologie de Calvin, qui jusqu'ici était presque exclusivement basée sur la foi, devait désormais être guidée par les investigations de la critique rationnelle. Grâce à cette nouvelle théorie qui se rapprochait de la philosophie des Puritains anglais, le professeur genevois réussit à détruire l'autorité du dogme et à proclamer le libre arbitre et la tolérance qui remplacèrent le dogme et la persécution. De là aussi naquit le principe de la liberté individuelle qui fut développé plus tard par Rousseau et mis en pratique par la Révolution de 1789<sup>1</sup>.

Mais malgré cette conception religieuse plus libérale, l'Eglise de Genève fut à cette époque en butte à des critiques violentes de la part des non-conformistes anglais. Dans une satire mordante, les *Strenuae Oxonienses*, quelques écrivains d'Oxford, faisant allusion aux réfugiés anglais de Genève qui s'étaient opposés à la conformité anglicane, représentaient « le Tibre et le Lac Léman comme deux extrémités également à fuir ». On y reprochait aussi à l'Eglise genevoise de ne pas adopter la liturgie anglicane et de conserver les dogmes de la prédestination et de la grâce. En outre, Delpesch, un moine converti au protestantisme, accusait J.-A. Turretini et Antoine Léger d'incliner au socinianisme et même à l'arminianisme, puisqu'on tolérait, disait-il, à l'Académie de Genève des proposants niant le péché originel.

Ces accusations injustifiées mirent l'Eglise de Genève en émoi. Quelques-uns de ses membres les plus en vue, notamment

<sup>1</sup> FRESHFIELD, p. 26-27.

Jean-Alphonse et Samuel Turretini, se rendirent en Angleterre pour dissiper les préventions que cette Eglise manifestait contre la discipline de Genève. Ces professeurs expliquèrent au haut clergé anglican que Calvin avait aussi une liturgie et n'avait pas condamné l'épiscopat, et qu'il y avait autant de raisons d'être presbytérien à Genève que d'être épiscopal en Angleterre. Quant aux dogmes de la prédestination et de la grâce, ils déclaraient qu'aussi bien les réformateurs d'Angleterre que ceux de Genève avaient suivi les idées de Saint-Augustin, mais que dans les deux pays on était entré dans des sentiments plus modérés en laissant à chacun la liberté de penser dans ces matières comme il l'entendait<sup>1</sup>. Les Genevois furent reçus avec une grande prévenance par les évêques anglais, qui regrettaient la critique qu'on avait formulée et leur témoignèrent leur sympathie pour l'Eglise de Calvin.

Au reste, la mission des Turretini marquait un succès important. Elle ne rapprocha pas seulement davantage les deux Eglises, l'anglaise et la genevoise, mais elle fut le point de départ d'un nouvel échange d'idées entre les deux pays<sup>2</sup>.

Si, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la balance d'influence penchait du côté de Genève, qui restait inaccessible aux idées anglaises, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les rôles sont quelque peu renversés. « Les principes que Calvin avait enseignés à Knox et à ses disciples, ces idées que les pasteurs et les évêques anglicans avaient reçues de Genève, après s'être anglicisés, commençaient à revenir vers leur source et y apportaient la sévérité presbytérienne, la rigidité anglicane, l'austérité du Nord, qui ne convenait plus tout à fait au caractère genevois, qu'avait adouci un mélange

<sup>1</sup> VREELAND 78-84 ; H. HEYER, p. XL-XLI. Turretini proposait aussi une union de toutes les confessions protestantes, à laquelle l'Angleterre serait invitée à adhérer. Si ce projet échoua, cela provint de causes qu'il n'était pas au pouvoir de l'Eglise anglicane de changer.

<sup>2</sup> Turretini continua à entretenir des relations amicales avec les dignitaires anglicans, notamment avec l'archevêque de Cantorbéry, Guillaume Wake, dont il sollicita l'intervention en faveur de l'abolition du *Consensus* dans les Cantons évangéliques. A Genève, Turretini fit même une prédication en anglais devant une congrégation d'outre-Manche, dont les membres, le duc de Bridgewater et le vicomte Townshend, étaient ses amis (E. DE BUDÉ, *Vie de J. A. Turretini*, p. 141 et 60).



« d'éléments nouveaux introduits par les émigrés de toutes les nations <sup>1</sup>. »

Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme au XVII<sup>e</sup> siècle, Genève vit dans ses murs un nombre assez considérable de nobles anglais qui furent ou devinrent par la suite des hommes connus dans l'histoire de leur pays. Il faut noter avant tout Charles Talbot, duc de Shrewsbury, le principal agent de l'accession de Guillaume d'Orange au trône d'Angleterre. Dans son *Journal*, le duc nous raconte la réception solennelle que lui firent les syndics à son arrivée à Genève <sup>2</sup>. Il nous fait aussi part de sa grande estime pour Jean-Alphonse Turretini, « la tête la plus claire parmi les Genevois », avec qui il discute sur le supplice de Michel Servet que le professeur stigmatise comme un reste de l'intolérance catholique <sup>3</sup>. Un autre seigneur, non moins connu, fut John Erskine, comte de Mar, chef de la rébellion de 1715 en faveur du fils de Jacques II. Réfugié à Genève après la répression du mouvement stuardiste, il fut incarcéré pendant deux ans à l'instigation du résident anglais, le comte de Marsay. Sa captivité ne fut d'ailleurs pas très sévère et il fut même autorisé à suivre les cours particuliers de Georges-Louis Le Sage <sup>4</sup>.

Parmi les étudiants en théologie de cette époque, il convient de citer Thomas Lewis, un controversiste incisif qui attaqua

<sup>1</sup> VREELAND, p. 190-191. Parmi les Genevois qui, à l'exemple de Turretini, visitèrent l'Angleterre au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous trouvons Jean Sarrasin et Jacques Serces, l'un pasteur de l'Eglise de Savoie à Londres, l'autre aumônier de la Chapelle de Saint-James, et plus tard Bénédicte Pictet, Théodore Tronchin, le médecin célèbre, Horace de Saussure, Firmin Abauzit et d'autres. L'influence de l'Angleterre sur la formation intellectuelle de ces hommes est manifeste.

<sup>2</sup> Voir aussi STEUART, *A Kingmaker at Geneva in 1701*.

<sup>3</sup> Le professeur qui après J.-A. Turretini, jouissait de la plus haute estime parmi les étudiants anglais, fut Jean-Jacques Burlamaqui (1696-1748) dont le cours de droit naturel fut très écouté. Son chef-d'œuvre, *Principes du droit naturel*, servit longtemps de texte aux lectures des professeurs de Cambridge.

<sup>4</sup> Le comte de Mar était accompagné d'un nommé Stuart que nous avons identifié avec le colonel Stuart mentionné dans la liste de Le Sage et qui fut également détenu à l'Hôtel de ville. Les deux Ecossois recouvrèrent leur liberté en 1720. Les frais de leur emprisonnement, s'élevant à 560 livres anglaises, furent payés par le comte de Marsay (R. C. 22 et 23 mai 1719 et 10 juin 1720). Voir l'article de Jean-P. Ferrier dans *B.H.G.*, t. VI, p. 384-401.

violemment l'Eglise anglicane dans plusieurs libelles ; Daniel Lombard, l'auteur d'une *Succinct History of ancient and modern Persecutions* (1747) ; Thomas Morgan, qui fut destitué de son ministère à cause de ses convictions déistes.

Si, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, les jeunes Anglais venaient généralement à Genève pour faire des études à l'Académie, à partir de 1730, leurs voyages au bord du Léman avaient un but quelque peu différent. Ils ne cherchaient plus, avant tout, à suivre les cours des théologiens érudits, mais désiraient acquérir une culture plus générale qui consistait à apprendre les langues étrangères et à connaître surtout les beautés naturelles des pays qu'ils traversaient.

C'est l'époque où le monde commence à goûter les jouissances de la nature, où l'on admire les paysages agrestes, les montagnes en particulier ; c'est l'époque de Jean-Jacques Rousseau, de Scheuchzer, d'Albert de Haller, d'Horace-Bénédict de Saussure dont les écrits évoquent avec enthousiasme les beautés pittoresques de la Suisse. Leurs descriptions des Alpes furent connues en Angleterre par la Société Royale de Londres, dont Saussure et Scheuchzer étaient membres. Le sentiment de la nature stimulait les gens, plus encore qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, à faire des voyages et à se familiariser avec les pays étrangers. Ce fut le signal d'un exode permanent d'Anglais en Suisse qui s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Genève et les beaux sites du Léman et de la Savoie attiraient tout particulièrement les touristes anglais, qui se fixaient parfois définitivement à Genève et dont un certain nombre furent des étudiants. Comme au siècle précédent, ceux-ci ne furent généralement pas immatriculés à l'Académie, mais suivirent les cours de professeurs particuliers, chez qui ils prirent aussi pension dans ce qu'ils appelaient une « common room ».

La réputation de Genève, comme centre d'éducation, devint si grande, que le Parlement de Georges I<sup>er</sup> accorda une pension à Charles-Frédéric Necker, père du ministre de Louis XVI, lui permettant d'établir à Genève un pensionnat de jeunes Anglais <sup>1</sup>. Un autre professeur privé, Georges-Louis Le Sage de la Colom-

<sup>1</sup> Ch. BORGEAUD, *op. cit.*, p. 519.

bière (1676-1759), l'auteur des *Remarques sur l'Angleterre*, mentionne dans son livre, qui paraît être le premier écrit par un étranger sur l'Angleterre (1715), une cinquantaine d'étudiants ayant suivi ses cours.

Tous ces jeunes gens étaient enchantés de leur séjour à Genève<sup>1</sup>. Quelques-uns d'entre eux lui ont consacré dans leurs récits de voyage des pages pleines de charme qui eurent un grand retentissement dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle. James Thomson, l'auteur des fameuses *Saisons*, et Thomas Gray, pour ne citer que les plus célèbres, qui visitèrent Genève entre 1730 et 1740, trouvèrent des accents élevés et sincères pour décrire la beauté des montagnes.

Thomas Gray fait aussi ressortir le contraste entre cette ville bien construite, qui ne connaît pas la mendicité, et la Savoie habitée par une population affamée et mal vêtue. Il écrit :

« Pour qui traverse la Savoie comme nous le faisons, rien n'est  
 « plus frappant que le contraste qui s'offre à la vue dès qu'on  
 « approche de la ville. Près des portes de Genève coule l'Arve  
 « qui la sépare des Etats du roi de Sardaigne ; de l'autre côté  
 « s'étend un pays beau et fertile de nature, mais on n'y rencontre  
 « que des paysans hâves, en guenilles, allant pieds nus et que de  
 « rares enfants misérables et malpropres. Vous n'avez pas plutôt  
 « franchi la rivière que la pauvreté n'existe plus, pas de men-  
 « diants ; à peine voit-on un visage à l'air mécontent. Des gens  
 « bien vêtus fourmillent sur les remparts, les tambours battent,  
 « des militaires font l'exercice, des gens affairés vont et viennent ;  
 « tout contribue à montrer, à qui veut voir, la différence qui  
 « existe entre les deux gouvernements<sup>2</sup> ».

<sup>1</sup> Les autorités genevoises, il est vrai, se donnaient beaucoup de peine pour être en bons termes avec les Anglais et ne négligeaient rien pour ménager leurs susceptibilités. Lorsqu'en 1724, à l'occasion des Promotions, quelques jeunes seigneurs se plaignirent de ce que le recteur, dans sa harangue, ne les eût pas mentionnés parmi les étrangers assistant à la fête, celui-ci, ainsi que M. Bonnet, durent leur présenter les excuses du Conseil (R.C. 17 mai 1724). De même, lorsque furent formulées des plaintes contre les Anglais qui commettaient toute sorte d'excès, les autorités firent preuve d'une mansuétude inaccoutumée. Elles se bornèrent à blâmer les fautifs ou à citer simplement leurs gouverneurs ou les professeurs chez qui ils étaient en pension (R.C. 1744, 1745, 1747, 1782, etc.).

<sup>2</sup> Th. GRAY, *Journal in France*, 5 oct. 1739, cité par FRESHFIELD, p. 41.

Les Anglais ne se bornaient cependant pas à contempler de loin les massifs gigantesques des Alpes. En 1740 s'établit à Genève un groupe d'étudiants touristes qui se donnaient comme tâche d'explorer les glaciers de Chamonix, «contrée misérable» et peu visitée par les Genevois à cette époque. Parmi eux furent William Windham et son précepteur Benjamin Stillingfleet, Richard Pococke et Aldworth Neville, tous devenus célèbres dans l'histoire de l'alpinisme. Windham nous a laissé une description intéressante de ses expéditions à Chamonix dans sa *Letter from an English Gentleman to Mr. Arlaud, giving an account of a journey to the glaciers or ice alps of Savoy* (1744).

L'alpinisme n'était pas la seule occupation de ces jeunes Anglais. L'archidiacre Coxe, dans sa *Life of Benjamin Stillingfleet*, raconte qu'ils formaient à Genève un cercle assez nombreux d'étudiants, auquel la Vénérable Compagnie donna exceptionnellement la permission d'établir un théâtre<sup>1</sup>. On y jouait des pièces de Shakespeare qui furent très appréciées par la société genevoise, privée jusqu'alors de spectacles. On admirait, paraît-il, dans ses rôles de femmes le comte de Bristol, rivalisant avec la fameuse actrice parisienne du jour, M<sup>lle</sup> Clairon<sup>2</sup>.

Comme au XVII<sup>e</sup> siècle, les Anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle s'intéressaient à l'histoire de Genève, à ses institutions politiques, ecclésiastiques et intellectuelles. Leur enthousiasme et leurs sympathies pour la petite République leur faisaient voir les choses parfois sous un jour trop favorable. Georges Keate, dans son *Account of the ancient history, present government and laws of the Republic of Geneva* (1751), vante la forme libérale du gouvernement d'alors, qui ne cherche pas à subjuguier les peuples voisins ni à tyranniser ses propres sujets. Sa seule ambition est de défendre les libertés de la ville contre l'étranger, de protéger la religion et de veiller à l'observation des lois. Thomas Hollis (1720-70) qui visita la Suisse en 1748 était d'un avis différent. Ami enthousiaste de la liberté, il critiquait le gouvernement aristocratique qui, aidé par les puissances étrangères, refusait au peuple toute participation aux affaires de l'Etat. La sympathie

<sup>1</sup> Le Petit Conseil fut invité à assister aux représentations (R.C. 15 janvier 1740).

<sup>2</sup> FRESHFIELD, p. 48-49.

de Hollis pour le parti populaire était si grande que, lors des troubles de 1768, il invita le Parlement anglais à soutenir les démocrates et à empêcher une intervention de la France et des Cantons suisses, soutiens du régime aristocratique <sup>1</sup>.

Un des Anglais les plus connus de l'époque, Oliver Goldsmith, l'auteur du fameux roman *The Vicar of Wakefield*, s'arrêta à Genève en 1755. Il fait l'éloge de l'Académie qu'il juge des moins pédantes, comme celles d'Edimbourg, de Leyde et de Goettingue, et qui prépare les étudiants à leur vocation sans les charger de connaissances inutiles.

Pour terminer, mentionnons trois Anglais, touristes, qui ne furent pas des étudiants proprement dits, puisqu'ils ne vinrent à Genève qu'à un âge avancé, mais qui nous donnent des détails intéressants sur la société de Genève, sa culture et ses habitudes.

Jenkins Thomas Philipps ( † 1755) prend la défense des pasteurs genevois contre les catholiques et vante la grande érudition des premiers, qui sont un ornement de l'Etat. Charles Burney, l'auteur d'une histoire générale de la musique, raconte que le goût musical est peu répandu à Genève, le théâtre y étant interdit. Dans les églises on voit rarement des orgues, qui ne sont utilisées que pour le chant des psaumes, selon l'orthodoxie calviniste. John Moore, le précepteur du duc d'Hamilton, explique dans son récit, *A view of society and manners in France, Switzerland and Germany*, les motifs pour lesquels les jeunes Anglais donnent leur préférence à Genève. Ils y trouvent de bonnes occasions pour perfectionner leur culture. « L'étudiant « peut y rencontrer, dit-il, un choix d'hommes éminents dans « toutes les branches de la littérature pour l'aider dans ses études. « Il aura maintes occasions de se trouver dans la société de gens « de mérite dont les pensées et la conversation sont occupées « de sujets littéraires. Il faut aussi énumérer, parmi les avantages « que présente cette ville, qu'il s'y trouve peu de sujets de dissipation et à peine quelques sources d'amusements, à côté de « celles qui dérivent de la beauté du pays et de l'intimité avec « des gens dont la conversation ne peut être que profitable à « un jeune homme <sup>2</sup> ».

<sup>1</sup> SCHIRMER, p. 176.

<sup>2</sup> FRESHFIELD, p. 48.

Nous apprenons aussi par Moore que Genève est habitée par une nombreuse colonie anglaise dont les principales familles, les Neville, Locke et Upton, ont beaucoup contribué à la bonne entente qui règne entre les étrangers et les indigènes. Moore fait également une jolie description de la fête des arquebusiers, à laquelle il a assisté comme hôte d'honneur avec le duc d'Hamilton, lord Stanhope et lord Clive, fils du conquérant des Indes.

Parmi ces trois noms, il faut relever plus particulièrement celui de lord Stanhope, dont la famille avait depuis longtemps des attaches avec la cité de Calvin. Envoyé à Genève en 1735, où il eut comme précepteur Abraham Trembley, le grand naturaliste, lord Philippe devait tant se plaire dans cette ville qu'il s'y fixa définitivement. Il fut reçu bourgeois de Genève, ainsi que son second fils Charles, qui lui succéda comme 3<sup>e</sup> comte de Stanhope (1753-1816).

Lord Philippe Stanhope et son épouse appartenaient à cette société brillante dont les membres se groupèrent plus tard à Paris dans le salon de Madame Necker, mère de Madame de Staël. En 1774, lord Stanhope fonda lui-même à Genève un club où les discussions avaient lieu en anglais et qui fut fréquenté par beaucoup de citoyens influents, entre autres par H.-B. de Saussure, le célèbre alpiniste. Ce *debating club* eut sur la vie intellectuelle de Genève une influence manifeste, qui grandit encore par la fondation de la *Bibliothèque britannique* en 1796, dont le but était de développer les relations intellectuelles avec l'Angleterre. Le rôle joué par les Stanhope est donc remarquable, et si l'historien Sismondi appelle Genève une ville où le français est écrit et parlé, mais où les gens lisent et pensent en anglais, il songe certainement à l'activité qui y était déployée par cette famille anglaise<sup>2</sup>.

Il n'était pas dans notre intention d'établir une liste complète des Anglais ayant séjourné à Genève au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pareille tâche aurait dépassé considérablement le cadre de notre travail. Nous nous sommes borné à parler surtout de la jeunesse anglaise qui, en contact étroit avec la nature, s'est formée dans les

<sup>2</sup> SISMONDI, *Considérations sur Genève dans ses rapports avec l'Angleterre et les États protestants* (1814), p. 7.

milieux intellectuels genevois et qui a ainsi contribué dans une large mesure à l'échange d'idées fécondes entre Genève et l'Angleterre.